

l'Europe de l'admettre au Marché commun. C'est l'inverse qui aurait dû se produire. L'Angleterre n'aurait pas à mendier son entrée dans le Marché commun si elle était demeurée la même qu'autrefois. C'est le Marché commun qui frapperait à la porte de l'Angleterre demandant à partager sa richesse et sa compétence technique. Toutes les nations industrielles du monde se modelaient sur l'Angleterre quand celle-ci était libre, quand ses citoyens avaient foi en la libre entreprise, la productivité, l'ardeur au travail, l'économie, l'honnêteté—toutes vertus maintenant démodées. Je n'ai jamais entendu les Canadiens proposer que nous acceptions de trancher les liens qui nous rattachent au vieux pays, et par «vieux pays», j'entends le pays qui a su montrer la voie au monde. Pour un peu, je serais prêt à renoncer à nos liens avec l'Angleterre de Wilson, parce que Wilson a renoncé au bon sens. Mais il y a de l'espoir là-bas à l'heure actuelle pour celui qui appelle un chat un chat.

Je ne suis pas raciste, mais il est facile aux socialistes «fabians» de crier au racisme et au meurtre en Afrique du Sud. Ils ne disent rien, cependant, de la domination de l'Océan Indien par la Russie. C'est là qu'est le vrai problème dans cette partie du monde. Mais passons. Je n'excuse pas la façon dont on traite les noirs en Afrique du Sud. On y extrait de grandes richesses des mines, grâce au travail des esclaves noirs.

Les socialistes fabians sont-ils prêts à servir dans notre marine, dans notre aviation, dans notre armée?

• (8.50 p.m.)

Une voix: Partons-nous en guerre?

M. Bigg: Ça se pourrait.

M. Nielsen: C'est déjà arrivé une fois et le premier ministre (M. Trudeau) n'y a pas été.

M. Bigg: J'ai fait la guerre une fois. C'était peut-être idiot de ma part, bien que je ne le pense pas, et je recommencerais pour les mêmes raisons qui ne sont pas de protéger les bourgeois ou les riches d'Amérique. Ce serait pour tenter de garder le Canada fort et libre; et je serais prêt à me montrer à nouveau idiot, si jamais je l'ai déjà été. Je préférerais être un idiot magnifique qu'un couard méprisable. Nous ne parlons pas de défense mais du développement de la libre entreprise au Canada sans laquelle nous ne pouvons survivre. Nous sommes seuls et nous ne constituons plus un pont entre une Angleterre prospère et les riches États-Unis. Nous luttons pour notre survie comme l'Angleterre après avoir écouté Wilson. Les États-Unis ne savent plus où donner de la tête car le monde ne leur est pas reconnaissant de ce qu'ils ont fait, quelles qu'aient été leurs erreurs. Nous sommes seuls, que nous le voulions ou non.

Je ne suis ni contre la Russie ni contre la Chine. Je ne m'oppose pas à ce que nous leur vendions du blé. Les affamés doivent manger. Allons-nous mettre tous les moyens de production du Canada entre les mains de la bureaucratie?

M. Nielsen: De ce gouvernement.

M. Bigg: Ou de tout autre gouvernement? Même si nous avions encore 208 députés, ou même 248 ou 258, je voterais de la même façon. Je ne veux pas qu'une bureaucratie tory dirige le Canada pas plus qu'une bureaucratie libérale.

M. Nielsen: Comme elle le fait.

M. Bigg: Exact. Si un ministre quelconque de mon parti se créait un poste au traitement annuel de \$40,000, je m'y opposerais. Je quitterais mon parti. Pourquoi ne quittez-vous pas le vôtre? Mon honorable ami parle de leadership. Qu'il ait le courage de déclarer qu'il défie ce gouvernement arrogant et sans cœur. Il ne serait pas longtemps seul de son parti. Nous y serions bientôt deux.

M. Francis: Il l'a eu.

M. Bigg: Et ne doutez pas qu'il ne jouisse de l'admiration des Canadiens, qu'ils soient d'accord avec lui ou non. Il a du caractère, il a du courage, et il n'a pas eu non plus à détruire auparavant les forces armées. Je cherche une direction.

M. Mahoney: Je vous crois.

M. Bigg: Mais non pas pour diriger le parti. Je cherche l'exemple de gens que je pourrais suivre. Je suis très heureux que notre chef n'essaie pas d'instaurer dans notre pays une dictature insensible et que notre parti ne compte pas de mandarins. J'ai cru parfois que certains de ses membres inclinaient trop à gauche. Vous pouvez demander à n'importe qui parmi eux quelle est ma position. Ils la connaissent, monsieur l'Orateur.

Durant les quelques minutes à ma disposition je m'efforcerai de plaider la cause de la bonne vieille liberté d'entreprise, de la liberté d'entreprise normale, sans contrainte, sans chauvinisme ni exagération d'aucune sorte. J'ai été témoin en Amérique du Nord, et particulièrement à son extrémité septentrionale, des richesses qui ont été accumulées sur le principe de la libre entreprise. Je crains, si le gouvernement s'empare des moyens de production, selon les données du manifeste de Winnipeg, du manifeste de Regina, et de tous les Livres blancs de ces cinq dernières années, que l'entreprise libre, mode de vie auquel je suis habitué et qui me semble toujours réussir, ne disparaisse. J'appartiens peut-être à une minorité, mais j'en doute.

J'ai entendu mon collègue de la circonscription de Yukon exposer la question de façon convaincante. Il est originaire de cette région du pays. Il sait ce que veulent ses habitants et je suis du même avis que lui. Je crois toujours que les Canadiens ont le courage, l'intelligence et le savoir-faire voulus pour mener leurs propres affaires. Nous n'avons pas besoin d'un gouvernement paternaliste. Nous avons besoin de direction, c'est sûr. Nous avons besoin d'aide pour créer une atmosphère propice à la libre entreprise. Qu'on réduise les impôts, qu'on améliore le transport et l'instruction, d'accord, mais que l'on cesse surtout de dire aux jeunes, aux vieux et à tout le monde qu'ils sont incapables de gagner leur vie sans que le gouvernement leur prête main-forte, car d'une main il prête assistance et de l'autre il sonde vos goussets.

Je suis prêt à travailler coûte que coûte. Payez-moi le prix convenable pour mon travail et je me charge de me tirer d'affaire jusqu'à la mort. N'allez pas vous méprendre sur le sens de mes paroles, monsieur l'Orateur. Je ne suis pas contre la justice sociale, ni contre l'assistance aux vieillards qui ont édifié notre pays, mais je m'oppose à ce qu'on laisse nos jeunes dans l'ignorance au sujet de la façon dont il est devenu ce qu'il est.

Il n'y a qu'une seule façon de partager la richesse, c'est de l'extraire du sol, des mines ou de la forêt. Il faut travailler pour y arriver. Si je travaillais aussi peu que certaines gens au pays, cela m'empêcherait de digérer. Le